

DE CHACUN SELON SES MOYENS  
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT

## SYNDICALISTE

### C.N.T. A.I.T.

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.  
Elisée REOLUS

11 MARS 1965  
NUMERO 340  
0,50 F. LE NUMERO  
37<sup>e</sup> ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# AUJOURD'HUI UNITÉ! UNITÉ! UNITÉ!

**A**UJOURD'HUI, les foules « révolutionnaires » défilent devant les ministres « ouvriers » et les généraux, en mascarades déshonorantes.

Aujourd'hui, les « prolétaires » ont des actions en bourse et mettent leur idéal dans la frigidité, la voiture, la machine à laver et la télévision, ce qui les rend esclaves du système des heures supplémentaires et les place, dociles, devant la propagande gouvernementale et capitaliste.

Aujourd'hui, bien que déçus par le suffrage universel, le peuple s'en va remplir les urnes pour cautionner un quelconque « dictateur » ou une quelconque « démocratie populaire » ce qui revient exactement au même.

L'esclave moderne n'est pas seulement enchaîné, il est aveuglé, rendu sourd et muet, abêti par des siècles de mystification et d'erreurs, ne se rendant pas compte que le bien-être relatif, pour lequel il a aliéné totalement sa liberté, peut-être réduit à néant demain par un conflit duquel il est encore prêt à participer au nom des mots, vides de sens, de nationalisme et de patriotisme.

Est-ce que par hasard il n'y aurait plus de misère, de taudis crasseux, de clochards misérables, de mendiants à tous les coins de rue, d'ouvriers spoliés, abêtis de travail, « stakanovistes », « taylorisés », de capital triumphant, de boîtes de nuit où l'on dépense en un soir ce qu'un prolétaire touche en six mois d'un labeur avilissant ?

N'y a-t-il plus de « vedettes » qui gagnent des millions en une soirée, en exhibant leur médiocrité devant la bêtise humaine ? N'y a-t-il plus de ces gens qui portent des millions de bijoux sur eux, tandis que, pour un salaire de misère, les mineurs fouillent le sol et usent leur vie en quelques dizaines d'années d'une vie sans bonheur et sans espoir ? N'y a-t-il plus d'enriches fabuleux sur une perle, sur un brillant, pendant qu'un vieux travailleur qui a trimé toute sa vie se voit octroyer généreusement par la société une amoune qui devrait faire honte à ceux qui la dispensent ?

Malgré les apparences, malgré les déclarations mensongères de la presse et de la radio officielles, l'inégalité, les abus, la corrup-

tion, toute la pourriture étatique, la scandaleuse exploitation de l'homme par l'homme demeurent.

Les candidats à une sincère quelconque, qu'elle soit gouvernementale, ou qu'il s'agisse d'un poste cantonal, accumulent les promesses, les déclarations ronflantes pour se faire désigner, mais, dès qu'ils sont en place, leur souci majeur est d'accroître leurs privilèges et ceux de la classe à laquelle ils appartiennent de par leur nouvelles fonctions, celle des exploités.

Prenez garde que, de cette pourriture parlementaire, le peuple en colère ne fasse un jour un immense brasier.

C'est l'un des slogans qui eu le plus chaleureux accueil au meeting anti-franquiste qui se déroula le 1<sup>er</sup> mars au Palais de la Mutualité, à Paris.

Les causes de ce meeting étaient en relation étroite avec l'agitation universitaire de Madrid et les cruautés policières qui se perpétuent dans toute la péninsule ibérique.

Pour nous, militants de la Confédération Nationale du Travail, qui n'avons jamais cessé de dénoncer la terreur qui règne outre-Pyrénées, ce mouvement de solidarité des étudiants français, vis-à-vis de leurs camarades madrilènes, ne pouvait que nous réjouir; aussi, nous nous retrouvâmes nombreux à ce rendez-vous

de la Mutualité, il nous fut même possible, grâce à la bienveillance du président du meeting, de faire lire un message de solidarité de la Confédération Nationale du Travail, section française de l'A.I.T., envers le peuple ibérique en lutte contre la dictature et l'oppression franquiste, et de saluer tout particulièrement le courage et l'abnégation des militants de notre section sœur, la C.N.T. espagnole.

Il nous eût été plus agréable, certes, de nous adresser directement au public en montant quelques minutes à la tribune, mais nous n'y fûmes pas autorisés et nous comprenons les réticences des organisateurs. Nous pensons, néanmoins, que notre inter-

vention eût pu dissiper certains malentendus parmi l'auditoire assez considérable.

Nous aurions, nous aussi, parlé d'unité comme le firent les orateurs « officiels », mais pas dans le même sens; car pour nous le problème de l'unité (surtout quand il s'agit de solidarité envers un peuple opprimé) reste subordonné à la sincérité d'un idéal et, encore mieux, des actes qui s'y rattachent.

Quand on parle de victimes du fascisme, il faut savoir ôter les couleurs de la politique et se cantonner strictement dans le social.

Nous savons qu'en Espagne le mécontentement est général; les classes laborieuses supportent, bien sûr, le plus lourd fardeau du régime, mais même le patronat espagnol est las de la politique négative de Franco et c'est la raison pour laquelle une partie de la bourgeoisie est passée dans l'opposition.

Cette évolution du problème espagnol ne représente pas, pour nous, anarcho-syndicalistes, de nouvelles perspectives dans les moyens, et nous continuerons à soutenir la section espagnole de l'A. I. T. dans ses efforts pour libérer son pays, sans tenir compte de conjonctures qui pourraient emmener plusieurs forces d'horizons différents dans un combat identique, ou plutôt parallèle.

Nous ne sommes pas pour une unité avec n'importe qui, pour n'importe quoi; mais notre souci de la vérité et de la justice nous incite toujours

à prendre la défense de l'opprimé, de la victime.

Nous n'hésitons pas, dans nos journaux, nos tracts ou nos meetings, à parler de victimes qui n'ont rien de commun avec nous, et nous pensons que cette attitude est déjà un pas vers l'unité. Grimau était sûrement un adversaire acharné de la C.N.T. et Lopez l'est peut-être aussi, mais leur situation dans les geôles du dictateur les a rapprochés de nous.

Or, dans le meeting du 1<sup>er</sup> mars à la Mutualité on a bien parlé de la « Pasionaria », alors qu'elle n'a rien à avoir avec l'agitation des étudiants espagnols, mais pas un mot sur notre camarade Christie, qui croupit dans les prisons franquistes, comme Ferry, Batoux et Péunia; pas un mot sur l'horrible strangulation de nos deux camarades Delgado et Granda; pas un mot sur la fin héroïque de Sabater, de Carballera, de Capdevila, et tant d'autres valeureux camarades qui ont tout donné pour la cause de la liberté en Espagne, y compris leur vie.

Il est vrai que ce meeting fut orchestré par les « communistes » et les « catholiques », et que les uns et les autres devraient, avant toute autre chose, demander à leur hiérarchie respective, à leur commandement sacré, des comptes sur l'appui reçu par Franco du Vatican et du Kremlin. Quant à nous, nous cautionnons la réplique qui fut donnée au meeting: « Unité, oui, mais unité de classe !... »

## Action directe

En présence de toute usurpation de droits qui est le propre du patronat, se dresse le syndicalisme qui proclame pour le prolétaire, le droit absolu de travailler par tous les moyens, en son pouvoir à l'effet de réduire l'autorité patronale, de diminuer les privilèges patronaux, d'assainir l'atmosphère de l'usine, de conquérir de nouveaux droits et de nouvelles garanties, considérés comme autant d'étapes franchies le rapprochant de sa totale libération. En présence de toute usurpation de droits qui est le propre de l'Etat, se dresse le syndicalisme qui proclame pour le prolétaire le droit absolu de penser, d'agir, de lutter, selon les règles établies par lui, et de ne tenir compte de celles édictées par l'Etat que dans la mesure où ces règles légales le favorisent et l'aident.

Donc, affirme le syndicalisme, pour le travailleur rien à attendre du patronat. Ce dernier ne peut sans porter une atteinte directe à ses intérêts réduire son autorité et ses profits.

Donc, affirme le syndicalisme, pour le travailleur rien à attendre de l'Etat qui ne peut d'une façon désintéressée se donner pour tâche de fortifier l'action ouvrière ou d'accroître les libertés nécessaires au prolétaire pour la lutte de chaque jour. De là, l'opposition existant entre : syndicalisme d'une part, patronat, Etat de l'autre. De cette opposition résulte la lutte; le travailleur ne devant compter que sur lui-même agit pour exiger de l'un des avantages, de l'autre, des libertés. Semblable résultat ne peut s'obtenir et durer que si l'ouvrier fortement groupé entraîne pour l'action, formule ses propres aspirations, fixe les moyens de les imposer, détermine les conditions de la lutte et arrête la nature de ses efforts.

Ainsi le salarié maître à toute heure et à toute minute de son action, l'exerçant à l'heure jugée bonne par lui; l'intensifiant, ou la réduisant au gré de sa volonté, ou sous l'influence de ses ressources et de ses moyens, n'abandonnant jamais à quiconque le droit de décider à sa place et pour lui, gardant comme un bien inestimable la possibilité et la faculté de dire à tout moment le mot qui active ou celui qui clôture s'inspire de cette conception si ancienne et si décriée dénommée : action directe; cette action directe qui n'est que la forme d'agir et de combattre propre au syndicalisme.

En effet; puisque le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière, puisque la classe ouvrière pour créer ce mouvement doit être organisée en tant que classe, c'est-à-dire que les groupements issus d'elle ne peuvent comprendre que des salariés; puisque ces groupements ainsi compris matérialisent organiquement l'opposition qui rend adversaire l'ouvrier du patron; puisque de ce fait ces groupements excluent les individus jouissant d'une situation économique différente de celle du travailleur, il faut en toute logique que le groupement ayant ses origines dans la classe ouvrière, n'attende que de celle-ci le mot d'ordre et l'impulsion.

6<sup>e</sup> Union Régionale

U. LOCALE DE PERPIGNAN  
Union Locale de la C.N.T.F. de Perpignan convoque ses militants à l'Assemblée générale du 14 mars 1965 qui aura lieu au local habituel. Important ordre du jour à discuter.

C'est-à-dire que de même qu'une maison de commerce pour se développer et pour grandir doit se lancer dans des affaires dont elle est toujours maîtresse, que de même que les hommes qui la font fonctionner doivent se dépenser dans un effort continu et permanent pour diriger les affaires, les consolider, et les rendre fructueuses, il est indispensable que le mouvement de la classe ouvrière, et que les hommes qui créent ce mouvement l'alimentent, en lui communiquant leur élan, et en lui imprimant leur propre esprit. Quoi de plus naturel que d'affirmer que le prolétariat ne se libérera que sous l'influence de son action propre, directe, action que l'expérience acquise dans la lutte quotidienne renforce et augmente ! N'est-elle pas d'un usage courant cette vérité : que l'homme ne devient forgeron qu'en forgeant ! Le syndicalisme a donc raison de dire : que le travailleur sera apte à faire sa révolution le jour où, rendu fort par la série de luttes soutenues, il aura appris à agir et à combattre. Et sa force d'offensive et de conquête en même temps que résistance s'accroîtra d'autant plus qu'il saura lutter parce qu'il aura appris.

V. Griffuelhes



Plus d'un quart de siècle nous sépare du moment tragique où nos camarades espagnols, furent contraints de fuir les hordes de Franco, Hitler et Mussolini.

puis les démocraties occidentales et les démocraties « populaires » pour les aider ?

★

★

★

★

★

★

## LA VERITE

Franco la muerte avait décidé de juger, à un quart de siècle de distance, au moment où l'on parle de prescription pour les innombrables crimes commis par les nazis, le communiste

Les anarchistes et les anarcho-syndicalistes ont toujours, et nous ne sommes pas pour une unité avec n'importe qui, pour n'importe quoi; mais notre souci de la vérité et de la justice nous incite toujours

Le mouvement n'a rien de social. C'est une révolution démocratique-bourgeoise...

Quant aux anarchistes, il ne faut pas y attacher d'importance. Au lendemain du triomphe, ils seront mis à la raison...

Avec les anarchistes et les anarcho-syndicalistes, lutez contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation de l'homme par l'homme et pour la libération totale du peuple espagnol.

Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires C.N.T.

# NE VOTEZ PAS! Du racisme à la violence

On peut être témoin, en période électorale, de faits bien curieux et parfaitement révélateurs de l'état d'esprit de ceux qui briguent un poste quelconque dans le cartell des exploités.

Ainsi, le sieur Gaston Defferre, dans son ardent désir de recueillir un nombre maximum de voix, en vient à oublier ses propres opinions, et se laisse aller à des déclarations patriotiques d'Algérie il leur ouvre son cœur et déclare sans vergogne :

« Vous avez apporté à Marseille un sang nouveau » et, débordant de magnanimité, il affirme que les crimes commis en Afrique du Nord par l'extrême-droite doivent être effacés par une large amnistie. (On se demande comment il compte effacer également les « morts pour rien », victimes d'un conflit dont chacun connaissait l'issue, mais qu'on ne pouvait pas régler sur-le-champ pour des questions d'intérêts sordides de tous les industriels et commerçants, financiers et militaires qui vivent de la mort des autres.)

Quoi qu'il en soit le même individu affirmait, il y a exactement deux ans, qu'il fallait mener une lutte implacable contre « cette bande d'assassins fascistes qui cherchent à s'emparer du pouvoir pour instaurer une véritable dictature en France ».

C'est un exemple entre mille qui montre que lorsqu'il s'agit de revendiquer une part du gâteau, messieurs les politiciens sont assez larges d'esprit pour oublier les anciennes querelles et revendiquer une quelconque « union sacrée » qui, bien entendu, ne peut se faire que sur le dos des travailleurs et qu'on veut leur faire, par surcroît, cautionner.

Il est temps que cessent les tripotillages politiques et l'odieuse comédie du suffrage universel. Le peuple n'a rien à attendre d'un pouvoir politique quel qu'il soit. Changer de maîtres ne saurait en rien résoudre

le problème de l'exploitation, de l'homme par l'homme. Celle-ci ne cessera que lorsque les exploités trouveront assez de volonté pour renoncer à l'illusion démocratique, laisser de côté le mensonge parlementaire, et, revenant à l'action directe, amener le pouvoir qui les opprime.

Nous voulons la liberté et, comme condition primordiale à cette liberté, l'égalité économique. A nos yeux, le mal ne réside pas dans telle forme de gouvernement plutôt que dans telle autre. Il est dans le principe d'autorité lui-même, qui sous-tend l'hierarchie et permet le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme.

La propriété individuelle doit disparaître. Le pire des tyrans est en effet celui qui vous affame et vous oblige à aliéner votre liberté sous peine de crever de faim, vous donnant tout juste de quoi reprendre assez de

force pour continuer à trimer. La conquête du pouvoir nous laisse indifférents, car l'abolition des privilèges et de l'exploitation est étroitement subordonnée à la destruction de l'Etat.

Ce ne sont pas les déclarations optimistes du gouvernement, fondées sur des statistiques auxqueltes, comme chacun le sait, on peut faire dire ce que l'on veut, que la crise économique actuelle sera résolue; ce n'est pas non plus par les promesses gratuites des politiciens avides de pouvoir et qui comptent s'y hisser sur le dos des travailleurs. C'est seulement par l'union et l'action directe des masses en vue de la destruction de l'Etat et de ses corollaires, salariat, hiérarchie et profit, que l'égalité économique peut être instaurée.

C'est à coups de dynamite qu'il faudra abattre le pouvoir et la machine par des mesures antisociales et inhumaines qui laissent sans réaction nos bonzes syndicaux et nos « braves délégués », plus préoccupés de conserver leurs sinécures.

Le dictionnaire des emplois est violent en permanence, et lorsqu'un cheminot en parle à un délégué, celui-ci répond, imperturbable : « Nous n'y pouvons rien, la SNCF invoque les nécessités du service dues à la pénurie de personnel. »

Il y a un peu plus d'un an la grande CGT chantait victoire : au sein de 48 heures, étant réduite à 46 h, donnait à chaque cheminot un repos de plus chaque mois (appelé RK en langage administratif), ce RK, étant dans l'esprit de tous un congé supplémentaire dont pouvaient disposer les cheminots; s'il en fut ainsi durant les premiers mois, on devait

rapidement déchanter. Ces RK sont, le plupart du temps, incorporés dans des roulements et à l'entière discrétion de la SNCF, de façon que si le cheminot a besoin d'une journée de repos, en dehors des dates fixées par la SNCF, dans le mois, il doit rogner sur son congé annuel. On va même plus loin, on invite les cheminots à ne pas prendre ces RK et de leur payer. Ce qui permettra, par la suite, si les cheminots marchent dans la combine, de pouvoir dire : « Vous voyez bien que la réduction des heures de travail les cheminots n'en veulent pas. »

On refuse une journée de congé à un agent qui vient de recevoir un coup de téléphone que son père est mourant, et NOS « braves délégués » ne bougent pas le petit doigt, car

l'économie, en régime capitaliste, est un accélérateur du racisme qui étouffe la solidarité des travailleurs. Les travailleurs français n'ont jamais aidé les travailleurs algériens, alors que ceux-ci luttaient pour gagner plus de liberté et d'indépendance.

Les campagnes de presse des Etats justifient l'exploitation des travailleurs étrangers, et les ouvriers ne protestent pas contre l'injustice dont sont victimes des travailleurs comme eux, dont le crime est d'être d'une autre nationalité. Ce nationalisme étroit est à la propagande du racisme. « Travailler à côté d'un Noir ne gêne pas un Blanc, pourvu que le Noir soit sous sa direction. » (Pedell, « Umantia Nova », 16 IX-1962.)

Dans la métallurgie, comme dans les travaux publics, tous les travaux pénibles sont réservés aux hommes

de couleur. On ne voit jamais un Blanc creuser une tranchée dans une rue, ou pousser un chariot dans une usine. Toute possibilité de s'élever au niveau des Blancs est refusée à ces hommes dont la pigmentation de peau est différente; ils doivent rester au dernier rang de la production. L'homme blanc s'oppose à l'élevation de l'ouvrier de couleur, le racisme est profondément enraciné en lui et il l'ignore; inconsciemment, il fait ainsi le jeu du capitalisme qui est de diviser pour régner.

La biologie apporte la preuve que la prétendue race pure n'existe pas. La conception autoritaire des racistes, en ce qui concerne la sexualité, échoue lamentablement devant les exigences de la nature. Les grandes civilisations furent le fruit de mélange de races, créant des populations à hérité composite. La civilisation grecque fut le résultat d'accouplement avec des navigateurs venus d'Afrique et d'Asie.

« Quand deux races se rencontrent, elles se battent parfois, mais elles s'accouplent toujours. Toutes les populations actuelles sont métissées, cent fois métissées. » (Millot.) Le « super-homme », création de commande raciste, ne pourrait produire qu'un être artificiel, éloigné de toute humanité.

Il est curieux de constater que le racisme, du point de vue à la fois psychologique et physiologique, puisse servir de base à un courant de passions entre peuples, pouvant amener ceux-ci à la perte de toute dignité. Les facteurs alimentant le racisme sont multiples. Le racisme pourvoit au colonialisme, au nationalisme, au patriotisme; il empoisonne toute élévation possible à une plus grande fraternité entre les peuples; il est rétrograde, il ne peut s'imposer que par le mensonge, l'oppression, le mépris, la haine, la violence.

La solidarité prolétarienne internationale condamne le racisme, toutes

les formes du racisme, toutes les complications autorisant l'accroissement du racisme; c'est pourquoi nous devons combattre les Etats qui, présentement, tolèrent le racisme à défaut de l'encourager.

Sur le plan du combat anti-raciste, les syndicalistes révolutionnaires sont logiques, puisqu'ils combattent les Etats qui souscrivent à toutes les formes d'oppression de la classe des travailleurs. Le pouvoir est l'expression de la supériorité, de la nécessité de dominer, d'imposer la volonté du plus orgueilleux sur le plus honnête, du plus riche sur le plus pauvre. Il y a un rapport étroit entre le racisme et le pouvoir, c'est ce qui permet à ce dernier de considérer le racisme comme un facteur pouvant renforcer son autorité en cas de tentative d'émancipation de la classe des travailleurs.

Mais, si la tolérance de l'Etat autorise l'exercice du racisme, il entend ne faire appel à cette source de domination qu'en cas de danger absolu, n'ignorant pas que le racisme mène à la dictature et que cette dernière conduit à l'unification du peuple, à la préparation et à la justification de la Révolution.

Que les libertaires de tous les pays réagissent contre le racisme pendant qu'il en est encore temps, afin d'éviter, demain, les dictatures criminelles qui seront suivies de révolutions nécessairement violentes.

RENE VILLARD

★

★

★

★

★

★

★

★

★

★

★

★

CRONICA DE ESPAÑA

Aumento de alquileres

En la España de Franco hemos tenido este año Compostelanc un aumento en los alquileres de las casas. Examinando la competencia legislativa del Régimen, los profesionales del Derecho están de acuerdo en reconocer a esta ley un mérito indiscutible; es la más oscura de todas cuantas se han dictado en veinticinco años de fachosa existencia. Antes de la guerra civil, las leyes, discutibles en el fondo, salían, sin embargo, debidamente redactadas. Hoy a causa del mucho trabajo que pesa sobre los ministros (viajes de propaganda, viajes de autobombas, obras públicas que se inauguran tres o cuatro veces, recepciones en las embajadas, funerales en el Valle de los Caídos, banquetes, collares de la reina Margarita, ruedas de prensa, etc.), no hay posibilidad humana de que se preocupen por tan humildes menesteres. El trabajo de preparar las leyes se encomienda a un cuerpo especializado compuesto por los mecanógrafos y conserjes de los Ministerios.

Y por tan expeditivo procedimiento ha salido esta ley de aumento de alquileres, que ya es famosa en toda España y en parte del extranjero.

En el aspecto jurídico su interpretación y aplicación resulta muy fácil. Cuando se trata de aumentar un recibo de alquiler se retinan un abogado, un profesor mercantil, un doctor en ciencias económicas, un representante de la Cámara de la Propiedad Urbana, otro de la Liga de Inquilinos, y la portera de la finca. Como material de trabajo sólo se precisa una máquina calculadora, una resma de papel y un talonario de recibos. Los cálculos se realizan teniendo en cuenta la renta contractual, la renta legal, la renta revalorizada y la renta anhelada. Se aplican los decretos de 31 de diciembre de 1946 en relación con el de 7 de mayo de 1952 y el de 6 de marzo de 1953 en relación con el de 9 de abril de 1954, 30 de noviembre de 1956, 22 de julio de 1958, 6 de septiembre de 1961 y algunos más que no necesita conocer el profano. Palabra que no he soñado ningún camello! Al final de todo ello sale una renta que llamaremos X; a continuación delibera el reseñado Comité Pro Alquiler y trata de descifrar el crucigrama; finalmente se consulta con la portera: si dice «Este inquilino es un hueso», entonces se le rebaja la renta X para que no haya dificultades a la hora

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

del compañero Juan Ferrer. Precio, 1,80 frs. Pedirlo a Miguel Celma, A. rue Bellfleur, Toulouse (H.-G.), o a Roque Llop, 24 rue Ste-Marthe, Paris (XX).

Le festival de « Terra Lliure »

Dimanche, à 15 heures, dans la salle du cinéma Espoir, transformée et du meilleur goût S.A. présente un grand festival artistique avec les concours du groupe « Terra Lliure ». Au programme, en première partie la pièce lyrique du maestro Serrano (1), « Los Claveles », sur un livret de Carreño-Sevilla, et en deuxième partie, un spectacle de variétés et de ballets. Assistance nombreuse, espagnole en majorité, qui créait l'ambiance « castiza », ainsi qu'il se doit dans le climat de la zarzuela. « Los Claveles » est une opérette plus légère que « La Dolorosa », déjà présentée sur cette même scène et qui sera reprise le 4 avril. Le sujet de « Los Claveles » est fort divertissant et bien dans la ligne de la zarzuela. Une jeune manolita madrileña, Rosa, sûre de son charme, ensorcelle les hommes puis se derobera au moment de la conquête. C'est un jeu qui l'amuse. Don Fernando, employé à l'usine de parfums « Los Claveles » ne se laisse prendre au piège. Aussi, Rosa, dépitée, s'prend sérieusement de lui. Don Fernando avait été averti par Jacinta des manœuvres de Rosa. Une intrigue amoureuse comique entre Jacinta, la fille de la concierge de l'usine, et Goro, le fils du boucher que l'on croit un moment frère et sœur, et finalement un heureux dénouement car la vérité est tout autre. Et tout cela se termine par des mariages. Pour le lyrique Aida Vallejo (Rosa), soprano, et Mateo Puig (Fernando), ténor, défendirent avec brio la partition de Serrano.

Pour calmer...

(Suite de la page 1.) eux, ils en ont des jours de congés supplémentaires pour activité « syndicale »! C'est pour cela, pour conserver leurs privilèges, que les délégués en place vous demandent de voter. Une fois de plus la OGT et les autres vont vous promettre la lune si vous votez pour eux. Cela ne les gêne pas. Puisqu'ils sont en place, ils collaboreront à la bonne marche de la SNCF et si la SNCF repousse toutes les réclamations, c'est par nécessité de service. Aussi, à ceux qui disent que les cheminots sont des imbéciles, vous aurez pu prouver le contraire, le 10 mars, en ne votant pas, et en vous unissant pour passer à l'action directe et révolutionnaire contre les hiérarchies et les privilèges. Le syndicalisme, le vrai, c'est la guerre aux patrons, et pas la collaboration.

R. J. SOURRIANT

de cobrar y no tenga que llevarse el asunto al Juzgado, donde el lio se haría aún mayor; si, por el contrario, la portera entiende que se trata de un inquilino buena persona, entonces se acuerda colarle un aumento de estraperlo, y todos tan felices. El procedimiento no puede ser más sencillo.

Desde el punto de vista social el Estado ha querido hacer una ley que no disguste a los propietarios ni a los inquilinos, y como es natural, ha disgustado a las dos partes. Los propietarios piden mayores aumentos, mientras que los inquilinos están fastidiados por los continuos aumentos y porque nunca saben lo que tienen que pagar. Siempre hay alguna sorpresa en el recibo del mes.

En el sistema capitalista los propietarios son insaciables, nunca tienen bastante; el inquilino es un enemigo porque no se deja exprimir todo su jugo; los dueños aspiran honradamente a vivir de renta, es decir, sin trabajar, o mejor dicho, del trabajo de los demás.

Aun dentro del sistema capitalista, que en nuestro país se mantiene de sangre, fuego y bendiciones apostólicas, este problema podría resolverse con facilidad. Bastaría con pagar un interés por el capital invertido en la construcción y una cuota de amortización; así se conseguiría que con el tiempo pasase la casa a manos del inquilino, y el propietario habría cobrado íntegramente su importe. Pero esto tiene el inconveniente de ser demasiado sencillo y de oler a socialismo nefando.

NICA-SIPANI-AGUA

Lucubración filosófica

(Continuación y fin de este estudio.) Por regla general, la moral filosófica se enfila por el recto camino del más elevado grado de felicidad posible entre los humanos. No importa que Bentham la denomine utilidad; Kant, «El Discernimiento Racional del Supremo Bien»; Spencer, el Progreso; Guyau, la Expansión de la vida; Nietzsche, «la fuerza del hombre sobre el hombre», y así sucesivamente. La voluntad de ascensión en cada uno de ellos no puede ser discutida.

Sin embargo, la moral si qué es algo muy discutible. Es difícil saber hasta qué punto una moral puede ser útil, inútil y hasta contraria a la conquista de la felicidad. Ese es precisamente el punto débil de toda moral. Porque la moral, especialmente la moral, se halla en un instrumento

Tina Prat (Jacinta) et Jesús García (Goro) assurent le couple comique, María Serra, la Concierge; Eduardo Parra, le boucher; Evaristo, ainsi que Francisco Rodon, le parasite ami Bienvenido, furent de parfaits comédiens.

Le programme de variétés était des plus agréables. On eut l'occasion d'applaudir un excellent ténor, Lohengrin Cirés, dans l'air de « La Fille du Par-West »; « Elle me croit en liberté lointaine » de Puccini, et dans « La Tabernera del Puerto » de Sorozabal. Son succès mérité fut grand.

Tina Prat, charmante animatrice, se distingue dans une ballade gitane de M. de la Calva, et dans une chanson de Ulecia, « Quand le cœur commande ».

Le baryton Jordana fut, lui aussi, très fêté, surtout dans le duo de « Manolo de Rosas », de conserve avec Tina Prat.

Aida Vallejo interpréta avec beaucoup d'allure la « Tarentella », de Rossini, et de charme « La Valse des cent vierges », de Lecocq.

Le ténor Puig nous ramena au classique avec « Mariposa » et « Ay, Ay, Ay », de Ozmán Pérez. La déclamation fut à l'honneur avec María Elvira, pathétique dans la « Tragédie d'un enfant malheureux ».

Le spectacle se termina avec les ballets fort bien exécutés par l'ensemble des huit danseurs et danseuses de Terra Lliure, dans un répertoire moderne, avec « West side Story », musique de Leonard Bernstein, du film bien connu et avec « Paris Champagne » et son french cancan, comme de bien entendu, et commenté et chanté par l'infatigable speakerine Tina Prat.

Et pour le classique, le « Boléro », de Ravel; et pour le folklore, les jotas aragonesas. La direction musicale, pour « Los Claveles » et pour les ballets, fut assurée « con maestría » par Mme Ramiz au piano, assistée du batteur D. Talens, dans le « Boléro » de Ravel, principalement.

Le groupe « Terra Lliure », composé exclusivement composé d'amateurs, dans les efforts méritoires ne saurient être méconnus, et que dirige M. Amor, a connu cette fois encore un légitime succès. « Y a otra vez » P. A.

(Toulouse)

(1) José Serrano, Valencien de pure souche, né à Sueca, en 1873, fut l'étoile la plus brillante du Conservatoire de Valencia et disciple du maître Salvador Giner. Serrano est l'auteur de zarzuelas célèbres: « La Reina Mora », « La Casita Blanca », « Moros y Cristianos », « Alma de Dios », « La Mala Sombra », « La Dolorosa » et auteur de l'hymne célèbre « A Valencia », composé à l'occasion de l'Exposition Valenciana de 1909.

LOS LIBERTARIOS Y LA CRITICA

No es tarea fácil la propagación de la filosofía anarquista. Contiene tanta belleza, ciencia, y racionalismo este ideal, que no todos cuantos nos llamamos anarquistas podemos poseer el cúmulo de conocimientos y las cualidades necesarias para poderlo divulgar con la perfección necesaria. De ahí que aun y siendo muchos los anarquistas que sentimos, defendemos y nos sacrificamos por las ideas, la divulgación de las mismas la llevan a cabo un reducido número de compañeros.

No obstante, dada la magnitud del anarquismo, no es cosa de extrañar que los compañeros que con el mayor entusiasmo se dedican a su exteriorización, incurran de vez en cuando en deficiencias y contradicciones. No está en nuestro ánimo, ni mucho menos, reprochar a los compañeros que escriben sobre los problemas que afectan al anarquismo. Consideramos que este ideal lo sienten y lo aman en lo más profundo de su corazón.

Solamente queremos señalar la necesidad de que los que manifiestan sus opiniones o conceptos en nuestra prensa, procuren hacerlo de la forma que más valdore al ideal que nos es común a todos los ácratas.

Las contradicciones y deficiencias que pueden notarse en nuestros medios, no benefician a nuestras ideas ni a nuestro Movimiento. En cambio, nuestros enemigos las recogen y las utilizan como argumentación para combatirnos.

Hace unos cuantos meses, y en este mismo semanario, los compañeros Fontaura, Quintana, Ferrer y otros, con la sencillez y estilo sutil que les es peculiar a cada uno de ellos, publicaron varios artículos

relacionados con el anarquismo. Proponían por hacer algo que diera amplitud, valorización y fuerza a nuestro ideal, no ya solamente en el reducido espacio del área nacional, de lo que confiere a las características particulares del anarquismo español, sino abarcando los distintos problemas que puedan afectar al anarquismo internacional.

Los artículos mencionados, aunque no se vieran coronados por el éxito, ni llegaron a lograr el objetivo propuesto, tuvieron la virtud de remover la placidez espiritual que se respiraba. Sirvieron para saturar el ambiente, nuestro ambiente, quiero decir, de ideas, de inquietudes, de optimismo y estímulo. Factores estos que son principales para asegurar la continuidad en la lucha.

No obstante, como contrapartida a lo señalado, de un cierto tiempo a esta parte, en nuestra prensa se ven haciendo manifestaciones, de forma pertinante, sobre las debilidades y defectos del Movimiento Libertario. No se guardan prendas en sacar a la luz pública los errores, los fallos, los descuerpos que tuvimos o dejamos de tener.

No dudamos de la honestidad, de la inquietud que puedan sentir los compañeros que en tal sentido se manifiestan. Máxime si lo hacen impulsados por todos los motivos que ayudan a esclarecer algunos problemas que pueden servir de obstáculo a la consecución práctica de nuestros ideales.

Sin embargo, la crítica, como diría Max Nettlau, sería saludable, incluso necesaria de vez en cuando, para evitar que nuestro Movimiento pueda estancarse, haciendo de sus postula-

dos un dogma intangible, y, por consecuencia, inmutable.

Pero en la crítica, como suele ocurrir en todas las demás cosas que tratan los hombres, si no se interpreta bien, si no se le da su justa medida, se termina por caer en la más completa exageración. Y esto, más que ayudar a «sanar el terreno» contribuye a que se hagan entre los compañeros un cierto estado desconfianza, de recelo, cuando no es de renuncia del ideal que tanto amaron y defendieron.

No somos anarquistas por circunstanias ni por convencionalismos, sino por convicción. Sabemos a dónde vamos y lo que queremos. De ahí que no nos sorprenda ni apaballe nada de lo que pueda ocurrir en nuestra filas. Es más; preferimos una verdad, por muy dura que sea, antes que un cúmulo de mentiras, aunque ellas sean de las que se dicen piadosas.

Pero señalar o criticar nuestros defectos (para algunos todo son ya errores y defectos, sin reconocer ninguna virtud) públicamente, no dice nada nuevo, no revela ningún secreto a los que estamos iniciados en nuestra lucha, a los que nos interesamos por nuestros problemas. Pero España, llena de dudas y de confusión, a los que pudieran venir a ingresar en nuestra Organización.

Consideramos que la crítica despiadada, de desprestigio de nuestro Movimiento, que de cierta manera se viene haciendo, es obra del enemigo, de nuestros muchos «enemigos». Estos se encargarán sobradamente, mentosamente, de llevar a cabo tan denigrante tarea.

Es de libertarios indagar, analizar, criticar, estudiar a fondo todos cuantos problemas se hallan presentando en todo lo largo de nuestra lucha. También es factible escudriñar sobre nuestro pasado, sacar cuantas lecciones se puedan aplicar en el presente y sirvan de orientación hacia el futuro.

Todo ello puede hacerse sin necesidad de tirar las patas por alto, sin formar algaradas, con el máximo de respeto que debe existir siempre entre libertarios. Ovívo señalar que el lugar más apropiado para el confrontamiento de las distintas opiniones que se pueden manifestar, es en el seno de la Organización, aunque sin cerrar las puertas a nadie que se interese por el desenvolvimiento y desarrollo de la C.N.T. y del anarquismo en general.

Misión primordial de los libertarios ha sido siempre, y debe continuar siendo, el proselitismo. Ganar conciencias, forjar nuevos valores que se interesen por la divulgación de nuestras ideas, es la mayor garantía de continuidad que puede tener el Movimiento Libertario, y la mayor satisfacción de los militantes que lo forman.

Pero cabe objetar que esta misión proselitista no será bien cumplida, tendrá poca eficacia, seremos mal interpretados si nos presentamos delante de las nuevas generaciones con un cartel lleno de fallos, de mezquindades, de contradicciones, y deficiencias. Como lo es el que algunos compañeros vienen haciendo gala públicamente.

La sencillez, franqueza y comedimiento han sido siempre cualidades inherentes a los anarquistas. Procuramos que estas virtudes no se pierdan en nuestros meritos y volveremos a ganar las simpatías y la confianza entre la juventud nuevamente.

J. HIRALDO

Las obras y los días

(Viene de la página 4.)

Un amigo de Proudhon

El centenario del autor de «Qué es la Propiedad», del primer pensador que, al parecer, dio un sentido vital al adjetivo «anarquista», ha dado motivo para que se hayan releído sus obras más representativas; para que, en torno a sus teorías, se hayan engarzado comentarios para todos los gustos. Y es que Proudhon, como expresaba en el prefacio de su magnífica antología proudhoniana: «El Pensamiento vivo de P.-J. Proudhon», Lucien Maury, sus ideas no dejan de tener interés en nuestros días. Dice: «Es actual, como participando en nuestras cotidianas tragedias». De ahí el acierto de los compañeros de la selecta editorial argentina, «Proyección», al editar recientemente, traducida del alemán, la obra de Peter Heintz: «Problemática de la autoridad en Proudhon», como también, pese a un criterio un tanto parcial en la presentación, merece destacarse el que, en edición francesa de los llamados libros de bolsillo, haya aparecido un tomo, contenido, de título de confrontación, extractos de la obra de Proudhon: «Sistemas de las contradicciones económicas, o filosofía de

Ese fue el compañero sencillo

En sus 18 años lejanos batía a los ciclistas del lugar, sin afán de premio, disfranz, ni número en la espalda. Con una bicicleta de ocasión por el apañada, cincuenta y cinco años después —el 25 de febrero de este año— lo hemos enterrado en un accidente de bicicleta.

Salvador Montfort se llamaba, y aparte sus estrictos conocidos, nadie lo conocía. No vocaba, no agitaba los brazos, no era cifra de camarilla. Simplemente, constaba, permanecía, con una firmeza de para toda la vida. Cuantos acontecimientos marcan huella C.N.T. desde 1912, Montfort los conocía al dedillo por haber estado en ellos.

Con un puñado de muchachos empezó el grupo «Jóvenes Libres», piedra de fundación de un Ateneo libertario rector moral de una Federación Obrera cenetista de apreciable importancia. El, el mayor, contaba entonces 17 años; los más jóvenes —cinco a lo menos— 14... Yo andaba a la zaga de los 16.

Interesante el compañero constante y silencioso. Con éste se puede contar siempre, no con los hombres de mucho ruido e ideas escasas, que cuando están se ostentan, y cuando no están descansan asambleas, corrillos, y aceras.

Miro en retrospectiva, y a Salvador —a nuestro Baró— siempre lo veo. Modoso, bien dicente, amante de la literatura visible (la escénica), poco dado a las especulaciones escritas, comúnmente onerosas. Su gran libro fue la vida, la historia que se pisa, el acto que se crea. Su memoria era notable, poetizada alguna vez con un velo —leve— de fantasía. Siempre la prosa, indigesta.

Era noble por naturaleza, y bromearnos los del grupo le distinguimos a veces con el título pomposo de Baró de Montfort, exceso amistoso que él acogía con su proverbial «bonhomía».

«Piense que Montfort con estudios hubiese derivado en ingeniero magnífico. Nativo de la Segarra alta —una suerte de Montenegro catalán— demostró una capacidad de trabajo e incluso de inventiva, que a sus prójimos nos tenía asombrados. Del campo

CORREO DE REDACCION

J. B. Anney. Pasada nota a Administración. — J. C. Nantes. Hay un artículo muy aparecido. — F. L. Oullins. Consta en la F. L. de Marsella. — M. Romo (dirección ignorada). Por ahora, la redacción de la publicación que te interesa, no nos compete.

Simpatía y dolor por Aymare

Compañero director del «C. S.»: Aymare nunca fue debatido ni discutido con conocimiento de causa, salvo raras excepciones. Múltiples Federaciones Locales — la nuestra una de ellas — han adolecido del defecto, de no acudir a la convocatoria la mayoría de afiliados; sobre la cual nadie se alarme, porque en todas las filas y concentraciones, cuando hemos cambiado impresiones, los compañeros que hemos asistido a ellas hemos sacado la consecuencia de que en muchas partes ocurre más o menos lo mismo.

Se ha tenido la costumbre de que sin asistir el tercio de sus afiliados, levantar acta en estos términos: «Se acuerda o ratifica esto o lo otro por unanimidad.» Ello es casi la pura verdad, si la queremos reconocer cuantos hemos pasado por cargos responsables en FF. LL. Una de las víctimas de este desinterés ha sido Aymare. Porque no se explica que siendo el tan conocido escritor francés que yo mismo me mirábamos propios y extraños, que abandonásemos tal bastión de realizaciones en el que reposaba nuestra moral, apagar una luz de manera tan fría, es cosa inconcebible.

Por el momento, no decimos más. En nuestras manos tenemos dos documentos que chocan fuertemente: un informe del grupo Amigos de Aymare de París, y un documento de Organización. Un congreso está en puerta con la incógnita de sus resultados respecto al problema Volveremos a hablar si es necesario, si se nos permite.

Por el grupo de Amigos de Aymare de Albí, MINGUEZ.

(Hay el sello de la F. L. de Albí.)

CASUS BELLI

BARCELONA.—Trescientos dólares oro y 60.000 pesetas, fue el robo de su domicilio, calle de Pablo Alcover, al cónsul general de Guatemala en esta capital, don Hernán Morales Cardón.

Los ladrones, para perpetrar su delito, penetraron por una ventana y rompieron un cristal.

FONTAURA

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

y la población autóctona, «salvajes», menos «civilizada» que los llegados de Estados Unidos, que proporciona la mano de obra barata y explotable. Conclusión: una república al estilo sudamericano, pero sin revoluciones, porque los negros no son «violentos». El país abarca 110.000 kilómetros cuadrados. La «Firestone», conocida marca de neumáticos, posee la concesión de 400.000 hectáreas, el equivalente de un par de departamentos franceses, donde procede a la explotación del árbol productor de la materia prima para la fabricación del caucho. La mano de obra no es cara ni exigente y se halla instalada por la propia compañía. Liberia tiene hoy casi tres millones de habitantes. Tal sería la tercera solución, que ofrecería hoy

mayores dificultades que las que en el tiempo hubo para fundar Liberia. En África cada trozo de terreno tiene hoy Estado propietario y después de la experiencia de Israel, no es del todo fácil adquirir tierras para instalar un nuevo Estado, aunque se pusiera en juego la influencia y el capital de los partidarios de la «liberación», de los negros sometidos a la «negrofobia» de los estultos racistas americanos.

Lumumba, Malcolm X, y todos los negros anónimos o famosos, en Estados Unidos, en el Congo, o donde sea, caen víctimas del mismo virus inoculado en todas las capas sociales por los defensores del sistema social que, con diversas formas y apariencias, se repite y reproduce desde que el espíritu de autoidad se ancló en el cerebro de los hombres.

COSME PAULES

# ANTENA



# Pedro José Proudhon COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

F. L. DE TOURS

## EL CONFLICTO DE LOS ESTUDIANTES ESPAÑOLES

MADRID. — Con fecha del 1 de marzo el Gobierno prohibió amenzar toda concentración de estudiantes. A pesar de esta prohibición el estudiantado al día siguiente se reunió en número de seis mil almas en el centro de la capital para proclamar el Día del Estudiante Libre. En las plazas del Callao y de las Cortes los manifestantes quemaron paquetes de diarios en protesta a las limitadas y falsas informaciones. En la Gran Vía y lugares adyacentes hubo choques con la policía, resultando muchos contusos y verificándose detenciones.

En Barcelona, Granada, Sevilla, Bilbao, Salamanca, Oviedo, Zaragoza y demás localidades universitarias, la huelga fue general en todas las Facultades, pudiéndose decir que los estudiantes españoles reclaman unánimes la sustitución del S.E.U. por sindicatos universitarios libres. De las Universidades francesa, alemana, inglesa, etc., los estudiantes hispanos reciben muestras de adhesión y apoyo.

Las Facultades de Medicina y Filosofía y Letras han sido abiertas, lo que se considera un triunfo de la acción directa.

La situación a última hora indica interés gubernamental de ceder en el sentido de democratizar el S.E.U. en lugar de disolverlo, con el fin de dividir el movimiento estudiantil, hasta ahora tan unánime.

Dos estudiantes, Luis Catalán Burgos y Ricardo Gualino, fueron agredidos a disparos por la guardia civil en Jetafe, resultando ambos heridos. La R.T.V. francesa insinuó el sábado que Gualino había fallecido. En cualquier caso, se trata de un crimen sin castigo.

Cuatro operadores de televisión inglesa y tres de la holandesa, han sido detenidos estos días y luego expulsados de España por haber intentado filmar escenas de la protesta estudiantil madrileña. A Franco le conviene que en el exterior se ignore la verdad española.

También ha sido expulsado del país M. Bernard Schreiner, presidente de la U.N.F. de Francia, por haber operado ante una reunión de tres mil estudiantes en Barcelona.

El movimiento liberador estudiantil seguirá dando juego.

## A PESAR DE LA CORDURA

LO QUE EMPUJA LA GASOLINA

BARCELONA. — Los trabajadores catalanes preparan una manifestación para entregar a las autoridades una petición, con más de siete mil firmas, reclamando libertad sindical, reconocimiento del derecho de huelga y salario mínimo de doscientas pesetas; actualmente es de sesenta. Al parecer han sido detenidos ocho obreros que intentaban recoger firmas.

70.000 MILLONES DE PESETAS AL AGUA

PARIS (OPE). — Su enviado especial permanente comunica a «Le Figaro» el programa del Gobierno de Madrid que supone un reforzamiento espectacular de la flota española al objeto de proporcionar un relevamiento al Occidente. Escribe el señor Guillemé Brulon:

Ya es sabido que la ambiciosa renovación de la flota ibérica, que tendrá lugar en el transcurso de los años próximos, motivará un gasto de 70.000 millones de pesetas en la construcción, o compra, de dos portaaviones, dos cruceros, ocho destructores, doce fragatas, ocho submarinos, sesenta dragaminas y cien navios auxiliares. Si a estas cifras impresionantes se añade la adquisición de cuarenta helicópteros pesados, 27 cazasubmarinos y 60 cazabombarderos, y admitiendo que la operación llegue a buen fin, España dispondrá hacia 1975 de una de las más importantes flotas del Mediterráneo.

Pero desde hace ya tiempo faltan escuelas, porque los jóvenes huyen la carrera del Magisterio en la que se perciben sueldos que garantizan hambre a todas horas. Se pagan sueldos de sesenta pesetas diarias y la lista de trabajadores que emigran en busca de trabajo mejor remunerado aumenta de día en día.

## LA NOTA NEGRA

PAMPLONA. — Nueve obreros iban en un camión conduciendo una torre metálica y cuando marchaba por la carretera de Pamplona a Francia, cerca del pueblo de Huarte, la mencionada torre, que tenía varios metros de altura, rozó a unos cables de alta tensión, a consecuencia de lo cual resultaron muertos electrocutados tres de dichos obreros, cuya identificación por el momento se desconoce.

## EL DESFILE

CARACAS. — A consecuencia de un accidente de automóvil, ha fallecido en esta capital, en la madrugada de hoy, el profesor de la Universidad Central de Venezuela, doctor don José Gallego Díaz. El profesor Gallego Díaz, considerado como uno de los más eminentes matemáticos españoles, dio cursos en las Universidades de los Estados Unidos, en la Universidad de Puerto Rico y en destacados centros docentes de España. Recientemente la Fundación Ford otorgó al profesor Gallego Díaz una donación de 25.000 dólares para diversos trabajos sobre investigación científica.

## «PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

## La F. L. de Rochefort

A todas las FF. LL., Núcleos, Grupos y compañeros de la C.N.T. de España en el Exilio:

Después de un lapso de tiempo encerrada en un mutismo orgánico voluntario, la F. L. de Rochefort del Núcleo de las Charentes y Poitou, hoy resurge del ocaso que se impuso, con más fuerza y vigor, reforzada con elementos nuevos venidos a su seno.

Al incorporarse de nuevo en la lucha contra el franquismo y contra la tiranía allí imperante y en favor de las libertades, de todas las libertades: libertad de pensar, libertad sindical y los derechos de todos los ciudadanos sin excepción, su primera idea es saludar, fraternalmente, a los compañeros que sufren en cárceles y presidios, a los ancianos, enfermos, y hospitalizados, a toda la Organización del Interior y del Exilio en general.

En estos momentos, por causas de

Le Gerant responsable J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevrel

Choisy-le-Roi (Seine)

Por la F. L. de Rochefort.—El Secretariado, Rochefort, 22 de febrero de 1965.

«Un cierto número de empresas francesas se hallan instaladas en España y en plan de fabricar material en ese país ayudándose, en la cuestión de precios, de una mano de obra poco costosa y de un mercado ampliamente protegido.»

Por Franco, no cabe duda. Quienes no están protegidos de estos capitalistas son los obreros españoles. ¡Oh, las relaciones amistosas franco-hispanas!

## EL NEGOCIO DE LA EMIGRACION

MADRID. — «En la actualidad hay 3.500.000 emigrados, lo que representa el 12 por ciento de la población total de España», ha declarado Carmelo Matesanz, Director de Emigración del Ministerio de Relaciones Exteriores, en el transcurso de una conferencia pronunciada en el «Círculo de Estudio Madrileño». «Estos emigrados aportan a España entre 300 y 400 millones de dólares por año», subrayó asimismo el señor Matesanz.

Este prejuicio subsiste siempre. El hombre, cuando, mentalmente, elimina al Estado, se encuentra en razón del hábito, el ambiente y las costumbres que se han ido sucediendo de siglo en siglo, frente a un vacío al que se mira con horror. El vértigo que produce este vacío, el temor de lo desconocido, hace que retroceda y se abraza de nuevo a la Autoridad y su máxima expresión: el Estado, poniendo para futuras ocasiones la reivindicación de su mayoría de edad política y su deseo de ser determinante en el curso que la sociedad se trace.

Proudhon, pues, ha hecho su profesión de fe: el anarquismo. El anarquismo que es sinónimo de orden, de equidad, de libertad. «Yo no creo ni en las leyes —le escribe a Herwegh—. La mejor constitución no la podría satisfacerme. Nos hace falta otra cosa, pasiones, vida y un mundo nuevo, sin leyes, y por consiguiente libre.»

Proudhon hace, en sociología, lo que él mismo dice que el trabajo hace de la nada: crear. Pero no crea una utopía futurista con las que siempre ha estado en pugna y desea realizaciones inmediatas. Debido a ello no veremos en Proudhon un programa completo ni un deseo de erigirse en futuro profeta del género humano: «Busquemos juntos, si usted quiere, dice a Marx en carta fechada en Lyon el 17 de mayo de 1846, las leyes de la sociedad, el modo con que estas leyes se realizan, el progreso, según el cual llegamos a descubrirlas; pero después de haber demolido todos los dogmatismos a priori, no pensemos a nuestra vez en endoctrinar al pueblo; no caigamos en la contradicción

de nuestro compatriota Martin Lutero, quien, después de haber derribado la teología católica, se pone, acto seguido, con gran reforzamiento de excomunion y anatemas, a fundar una teología protestante... Aplaudo de todo corazón vuestra idea de exponer al día todas las opiniones; hagamos una leal y buena polémica; demos al mundo un ejemplo de una tolerancia sabia y previsora, pero, por el hecho de que estamos a la cabeza de un movimiento, no nos hagamos los jefes de una nueva intolerancia, no nos coloquemos como apóstoles de una nueva religión, fuese ella la religión de la lógica, la religión de la razón.»

La visión de Proudhon es más profética que ninguna otra de su tiempo: Marx se convirtió en jefe de una nueva intolerancia y una nueva religión: la del Estado.

Precisamente el Estado contra el que Proudhon ha dirigido sus más enconados ataques. Su posición era la de arrebatarle todas las prerrogativas posibles y minimizarlo hasta llegar a cero. La fábrica lo hará desaparecer, llega a decir en un artículo en el que rebate el socialismo místico religioso de Pierre Leroux publicado el 13 de diciembre de 1849: «En cuanto al Estado, la conclusión definitiva es que el problema de su organización, su fundación, su fin, su deber, su deber de inducir que un tiempo vendrá, donde el trabajo estando organizado por el mismo, según la ley que le es propia y no teniendo más necesidad del legislador ni del soberano, la fábrica hará desaparecer al gobierno.»

Para minimizar al Estado es para lo que crea su célebre Banco del Pueblo, tendiente a posibilitar la circulación de crédito entre los trabajadores.

Posiblemente el Banco del Pueblo fuera lo que más polémica suscitara entre sus coetáneos economistas, que se rebelaban frente a la tesis del crédito gratuito y a ciertos articulados de sus estatutos que veían exactos a los de Muzel y muy parecidos a la teoría crediticia de Owen. Es indudable, empero, una cosa: el convencimiento y la mística de Proudhon en lo que estaba realizando. Su entusiasmo iba al par con su energía; ambos, creía él, eran capaces de revolucionar al mundo. A Ackemann, le decía en carta del 2 de julio de 1846: «Pero esto es una materia vastísima para darle una idea de la cual apenas si bastarían ocho días enteros de conversación. Bástele saber que de aquí a un año, o habrá caído completamente por lo absurdo y ridículo de mis teorías, o habrá inaugurado el más radical, el más decisivo que se haya visto sobre el globo.» Nuestro hombre era jactancioso, no hay duda, pero su vaticinio encerraba una verdad, ya que para la Primera Internacional de Trabajadores, y más allá, a través de los movimientos anarquistas que no le discuten a Proudhon un buen grado de paternidad, las ideas de Proudhon implicaban el comienzo de un vasto movimiento revolucionario que, por primera vez en la historia social, consideraba necesaria la abolición del Estado.

Siempre los bárbaros han tratado de minimizar sus barbaridades.)

## BRUSÉLAS. — El periódico independiente «Le Soir» destaca, con títulos a dos columnas, el caso de una familia española formada por un trabajador emigrado que con su esposa y ocho hijos; caso que, en algunos momentos amenazó con convertirse en tragedia, pero que, por fortuna, se ha resuelto de manera satisfactoria. He aquí una síntesis del largo artículo.

Ramón Pérez, de 44 años, el día 15 de diciembre se presentó en la Casa Cuna donde las autoridades habían dispuesto un año antes la entrada de su hijo Juan Marcos que ahora tiene dos años y se llevó al niño. Poco después se presentaba la policía en su casa para devolver el pequeño al centro benéfico citado. Desde entonces la esposa decía: «Si no nos devuelven a nuestro hijo, mi marido se suicidará.» Por fortuna, la víspera de Navidad la Asistencia Pública restituyó a Juan Marcos a sus padres. Se le anunciaba que se le devolverían también los otros siete hijos, cinco niños y dos niñas que también se los habían llevado. Pero, ¿por qué las autoridades impusieron la separación? Pues, sencillamente, porque el domicilio de la familia consistía sólo en una cocina de 2,50 metros por 3.

El vecindario y otras personas de la villa, conocedores por este drama, abrieron una suscripción para proporcionar a la desdichada familia una vivienda decente. Y la han tenido en los primeros días de 1965. De entre los donativos recibidos, el más emocionante de todos es el de una madre que ha cedido los cincuenta francos que había conseguido ahorrar para obsequiar a su hijo que tiene la misma edad que Juan Marcos.

Se explica perfectamente la emoción del desdichado, y ahora afortunado, obrero, a quien la separación de sus hijos le había hecho enfermar, hasta el punto de que el médico había dispuesto su hospitalización, y que ahora, con la buena noticia, se ha restablecido y reanudado el trabajo.

CON LA IGLESIA HEMOS TOPADO...

Poner en duda la capacidad constructiva del proletariado español, de la organizada masa urbana y campesina, que fue la que mejor defendió los derechos y libertades humanas en nuestro suelo, contra el ataque traicionero de clérigos y militares, sería tanto como dudar de nosotros mismos, como hombres verdaderos, equiparándonos con manadas de buyes y borregos.

Es el régimen de la Traición quien ha creado la llamada Central Nacional Sindicalista, un pretendido sindicalismo vertical, en el que forzosa y absurdamente han de encuadrarse explotados y explotadores, obreros y patronos. Sólo mentes traicioneras,

demoliendo desde el comienzo del mundo, como el hombre busca la justicia en la igualdad, la sociedad busca el orden en la anarquía.

«Anarquía, ausencia de amo, de soberano, tal es la forma de gobierno a la cual nos aproximamos todos los días más y que la costumbre inveterada de tomar el hombre por regla y su voluntad por ley hace que la miremos como colmo de desorden y expresión del caos. Se cuenta que un burgués de París del siglo XVII, habiendo oído decir que en Venecia no había rey, no pudo salir de su asombro y pensó morirle de risa ante la primera nueva de una cosa tan ridícula. Tanto es nuestro prejuicio...» (Págs. 338 y 339.)

«Este prejuicio subsiste siempre. El hombre, cuando, mentalmente, elimina al Estado, se encuentra en razón del hábito, el ambiente y las costumbres que se han ido sucediendo de siglo en siglo, frente a un vacío al que se mira con horror. El vértigo que produce este vacío, el temor de lo desconocido, hace que retroceda y se abraza de nuevo a la Autoridad y su máxima expresión: el Estado, poniendo para futuras ocasiones la reivindicación de su mayoría de edad política y su deseo de ser determinante en el curso que la sociedad se trace.»

Proudhon, pues, ha hecho su profesión de fe: el anarquismo. El anarquismo que es sinónimo de orden, de equidad, de libertad. «Yo no creo ni en las leyes —le escribe a Herwegh—. La mejor constitución no la podría satisfacerme. Nos hace falta otra cosa, pasiones, vida y un mundo nuevo, sin leyes, y por consiguiente libre.»

Proudhon hace, en sociología, lo que él mismo dice que el trabajo hace de la nada: crear. Pero no crea una utopía futurista con las que siempre ha estado en pugna y desea realizaciones inmediatas. Debido a ello no veremos en Proudhon un programa completo ni un deseo de erigirse en futuro profeta del género humano: «Busquemos juntos, si usted quiere, dice a Marx en carta fechada en Lyon el 17 de mayo de 1846, las leyes de la sociedad, el modo con que estas leyes se realizan, el progreso, según el cual llegamos a descubrirlas; pero después de haber demolido todos los dogmatismos a priori, no pensemos a nuestra vez en endoctrinar al pueblo; no caigamos en la contradicción

de nuestro compatriota Martin Lutero, quien, después de haber derribado la teología católica, se pone, acto seguido, con gran reforzamiento de excomunion y anatemas, a fundar una teología protestante... Aplaudo de todo corazón vuestra idea de exponer al día todas las opiniones; hagamos una leal y buena polémica; demos al mundo un ejemplo de una tolerancia sabia y previsora, pero, por el hecho de que estamos a la cabeza de un movimiento, no nos hagamos los jefes de una nueva intolerancia, no nos coloquemos como apóstoles de una nueva religión, fuese ella la religión de la lógica, la religión de la razón.»

Precisamente el Estado contra el que Proudhon ha dirigido sus más enconados ataques. Su posición era la de arrebatarle todas las prerrogativas posibles y minimizarlo hasta llegar a cero. La fábrica lo hará desaparecer, llega a decir en un artículo en el que rebate el socialismo místico religioso de Pierre Leroux publicado el 13 de diciembre de 1849: «En cuanto al Estado, la conclusión definitiva es que el problema de su organización, su fundación, su fin, su deber, su deber de inducir que un tiempo vendrá, donde el trabajo estando organizado por el mismo, según la ley que le es propia y no teniendo más necesidad del legislador ni del soberano, la fábrica hará desaparecer al gobierno.»

Para minimizar al Estado es para lo que crea su célebre Banco del Pueblo, tendiente a posibilitar la circulación de crédito entre los trabajadores.

Posiblemente el Banco del Pueblo fuera lo que más polémica suscitara entre sus coetáneos economistas, que se rebelaban frente a la tesis del crédito gratuito y a ciertos articulados de sus estatutos que veían exactos a los de Muzel y muy parecidos a la teoría crediticia de Owen. Es indudable, empero, una cosa: el convencimiento y la mística de Proudhon en lo que estaba realizando. Su entusiasmo iba al par con su energía; ambos, creía él, eran capaces de revolucionar al mundo. A Ackemann, le decía en carta del 2 de julio de 1846: «Pero esto es una materia vastísima para darle una idea de la cual apenas si bastarían ocho días enteros de conversación. Bástele saber que de aquí a un año, o habrá caído completamente por lo absurdo y ridículo de mis teorías, o habrá inaugurado el más radical, el más decisivo que se haya visto sobre el globo.» Nuestro hombre era jactancioso, no hay duda, pero su vaticinio encerraba una verdad, ya que para la Primera Internacional de Trabajadores, y más allá, a través de los movimientos anarquistas que no le discuten a Proudhon un buen grado de paternidad, las ideas de Proudhon implicaban el comienzo de un vasto movimiento revolucionario que, por primera vez en la historia social, consideraba necesaria la abolición del Estado.

Siempre los bárbaros han tratado de minimizar sus barbaridades.)

«Un cierto número de empresas francesas se hallan instaladas en España y en plan de fabricar material en ese país ayudándose, en la cuestión de precios, de una mano de obra poco costosa y de un mercado ampliamente protegido.»

## BRUSÉLAS. — El periódico independiente «Le Soir» destaca, con títulos a dos columnas, el caso de una familia española formada por un trabajador emigrado que con su esposa y ocho hijos; caso que, en algunos momentos amenazó con convertirse en tragedia, pero que, por fortuna, se ha resuelto de manera satisfactoria. He aquí una síntesis del largo artículo.

Ramón Pérez, de 44 años, el día 15 de diciembre se presentó en la Casa Cuna donde las autoridades habían dispuesto un año antes la entrada de su hijo Juan Marcos que ahora tiene dos años y se llevó al niño. Poco después se presentaba la policía en su casa para devolver el pequeño al centro benéfico citado. Desde entonces la esposa decía: «Si no nos devuelven a nuestro hijo, mi marido se suicidará.» Por fortuna, la víspera de Navidad la Asistencia Pública restituyó a Juan Marcos a sus padres. Se le anunciaba que se le devolverían también los otros siete hijos, cinco niños y dos niñas que también se los habían llevado. Pero, ¿por qué las autoridades impusieron la separación? Pues, sencillamente, porque el domicilio de la familia consistía sólo en una cocina de 2,50 metros por 3.

El vecindario y otras personas de la villa, conocedores por este drama, abrieron una suscripción para proporcionar a la desdichada familia una vivienda decente. Y la han tenido en los primeros días de 1965. De entre los donativos recibidos, el más emocionante de todos es el de una madre que ha cedido los cincuenta francos que había conseguido ahorrar para obsequiar a su hijo que tiene la misma edad que Juan Marcos.

## «Viene de la página 4.»

demoliendo desde el comienzo del mundo, como el hombre busca la justicia en la igualdad, la sociedad busca el orden en la anarquía.

«Anarquía, ausencia de amo, de soberano, tal es la forma de gobierno a la cual nos aproximamos todos los días más y que la costumbre inveterada de tomar el hombre por regla y su voluntad por ley hace que la miremos como colmo de desorden y expresión del caos. Se cuenta que un burgués de París del siglo XVII, habiendo oído decir que en Venecia no había rey, no pudo salir de su asombro y pensó morirle de risa ante la primera nueva de una cosa tan ridícula. Tanto es nuestro prejuicio...» (Págs. 338 y 339.)

«Este prejuicio subsiste siempre. El hombre, cuando, mentalmente, elimina al Estado, se encuentra en razón del hábito, el ambiente y las costumbres que se han ido sucediendo de siglo en siglo, frente a un vacío al que se mira con horror. El vértigo que produce este vacío, el temor de lo desconocido, hace que retroceda y se abraza de nuevo a la Autoridad y su máxima expresión: el Estado, poniendo para futuras ocasiones la reivindicación de su mayoría de edad política y su deseo de ser determinante en el curso que la sociedad se trace.»

Proudhon, pues, ha hecho su profesión de fe: el anarquismo. El anarquismo que es sinónimo de orden, de equidad, de libertad. «Yo no creo ni en las leyes —le escribe a Herwegh—. La mejor constitución no la podría satisfacerme. Nos hace falta otra cosa, pasiones, vida y un mundo nuevo, sin leyes, y por consiguiente libre.»

Proudhon hace, en sociología, lo que él mismo dice que el trabajo hace de la nada: crear. Pero no crea una utopía futurista con las que siempre ha estado en pugna y desea realizaciones inmediatas. Debido a ello no veremos en Proudhon un programa completo ni un deseo de erigirse en futuro profeta del género humano: «Busquemos juntos, si usted quiere, dice a Marx en carta fechada en Lyon el 17 de mayo de 1846, las leyes de la sociedad, el modo con que estas leyes se realizan, el progreso, según el cual llegamos a descubrirlas; pero después de haber demolido todos los dogmatismos a priori, no pensemos a nuestra vez en endoctrinar al pueblo; no caigamos en la contradicción

de nuestro compatriota Martin Lutero, quien, después de haber derribado la teología católica, se pone, acto seguido, con gran reforzamiento de excomunion y anatemas, a fundar una teología protestante... Aplaudo de todo corazón vuestra idea de exponer al día todas las opiniones; hagamos una leal y buena polémica; demos al mundo un ejemplo de una tolerancia sabia y previsora, pero, por el hecho de que estamos a la cabeza de un movimiento, no nos hagamos los jefes de una nueva intolerancia, no nos coloquemos como apóstoles de una nueva religión, fuese ella la religión de la lógica, la religión de la razón.»

Precisamente el Estado contra el que Proudhon ha dirigido sus más enconados ataques. Su posición era la de arrebatarle todas las prerrogativas posibles y minimizarlo hasta llegar a cero. La fábrica lo hará desaparecer, llega a decir en un artículo en el que rebate el socialismo místico religioso de Pierre Leroux publicado el 13 de diciembre de 1849: «En cuanto al Estado, la conclusión definitiva es que el problema de su organización, su fundación, su fin, su deber, su deber de inducir que un tiempo vendrá, donde el trabajo estando organizado por el mismo, según la ley que le es propia y no teniendo más necesidad del legislador ni del soberano, la fábrica hará desaparecer al gobierno.»

Para minimizar al Estado es para lo que crea su célebre Banco del Pueblo, tendiente a posibilitar la circulación de crédito entre los trabajadores.

Posiblemente el Banco del Pueblo fuera lo que más polémica suscitara entre sus coetáneos economistas, que se rebelaban frente a la tesis del crédito gratuito y a ciertos articulados de sus estatutos que veían exactos a los de Muzel y muy parecidos a la teoría crediticia de Owen. Es indudable, empero, una cosa: el convencimiento y la mística de Proudhon en lo que estaba realizando. Su entusiasmo iba al par con su energía; ambos, creía él, eran capaces de revolucionar al mundo. A Ackemann, le decía en carta del 2 de julio de 1846: «Pero esto es una materia vastísima para darle una idea de la cual apenas si bastarían ocho días enteros de conversación. Bástele saber que de aquí a un año, o habrá caído completamente por lo absurdo y ridículo de mis teorías, o habrá inaugurado el más radical, el más decisivo que se haya visto sobre el globo.» Nuestro hombre era jactancioso, no hay duda, pero su vaticinio encerraba una verdad, ya que para la Primera Internacional de Trabajadores, y más allá, a través de los movimientos anarquistas que no le discuten a Proudhon un buen grado de paternidad, las ideas de Proudhon implicaban el comienzo de un vasto movimiento revolucionario que, por primera vez en la historia social, consideraba necesaria la abolición del Estado.

Siempre los bárbaros han tratado de minimizar sus barbaridades.)

«Un cierto número de empresas francesas se hallan instaladas en España y en plan de fabricar material en ese país ayudándose, en la cuestión de precios, de una mano de obra poco costosa y de un mercado ampliamente protegido.»

Por Franco, no cabe duda. Quienes no están protegidos de estos capitalistas son los obreros españoles. ¡Oh, las relaciones amistosas franco-hispanas!

El conflicto de los estudiantes españoles. La situación a última hora indica interés gubernamental de ceder en el sentido de democratizar el S.E.U. en lugar de disolverlo, con el fin de dividir el movimiento estudiantil, hasta ahora tan unánime.

Dos estudiantes, Luis Catalán Burgos y Ricardo Gualino, fueron agredidos a disparos por la guardia civil en Jetafe, resultando ambos heridos. La R.T.V. francesa insinuó el sábado que Gualino había fallecido. En cualquier caso, se trata de un crimen sin castigo.

Cuatro operadores de televisión inglesa y tres de la holandesa, han sido detenidos estos días y luego expulsados de España por haber intentado filmar escenas de la protesta estudiantil madrileña. A Franco le conviene que en el exterior se ignore la verdad española.

## TENDRONT LEUR ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Le dimanche 14 mars à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis rue de Valenciennes (métro St-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A. H. R. Causette au Collège de France: «Paris dans la littérature française moderne». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

## LES AMIS DE HAN RYNER

Tendront leur assemblée générale dimanche 14 mars à 14 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis rue de Valenciennes (métro St-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A. H. R. Causette au Collège de France: «Paris dans la littérature française moderne». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

## PARADEROS

Blasco, 30, rue de Bisson, Paris, 20<sup>e</sup>, desea saber el paradero de Vicente Nadal, de Teruel.

## ROGAMOS A LOS COMPAÑEROS QUE

quieran intervenir en el mismo se inscriban al Secretariado Local. La fecha del Coloquio será anunciada a su debido tiempo.

## CONFERENCIA A CARGO DEL COMPAÑERO

Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

Conferencia a cargo del compañero Conrado Lizcano, que disertará sobre el tema: «Nuestro pueblo, ayer y hoy». El acto tendrá lugar el día 28 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, Bolsa del Trabajo, plaza St-Sernin.

## COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

### Gran Meeting à Limoges

Le 26 mars, à 20 h. 45, le Comité pour l'Espagne Libre organise un grand meeting, sous la présidence de

Maitre Gaston CHARLET

Ch.-Auguste BONTEMPS, Maître Yves DESCHEZELES, Frédéric MONTSUNY, Rodolphe LLOPIS, Denis FOSTIER.

Au moment où l'Espagne captive bouge, les hommes de gauche se doivent d'épauler leur action.

Tous au meeting de Limoges, le 26 mars, au Cinéma Paris à 20 h. 45.

Entre quatre hileras de columnas

«Qué triste es el invierno! Parece que fue ayer que éste mismo jardín bullía de vida y de contento.

Bajo un cielo inmaculadamente azul, su armonioso cuadrilátero brillaba, no hace mucho, como una joya peregrina perdida en el corazón de París. Sus árboles —verdes del verde más puro— erguían, vanidosos, sus frondosas coronas de hojas y ramos, prodigando acogedora sombra; sus arterterres se ornaban de miríadas de flores, a cual de ellas más hermosa y esplendente; sus estatuas mostraban ufanas, la forma perfecta de su desnudez marmórea...

Un público heterogéneo invadía los bancos y sillas, según su preferencia: había quienes gustaban de la sombra y de la conversación fácil de un vecino; quienes para leer tranquilos, o concentrarse mejor, buscaban refugio en un rincón aislado; quienes gustaban de exponerse directamente a los rayos del sol. Los había, también, quienes, acompañados o solos, se dedicaban a pasear de la extrema a otra del jardín o dando vueltas a través de sus amplias avenidas; quienes, formando círculo alrededor del estanque central, contemplaban el juego del agua cayendo desde el alto surtidor.

Persiguiéndose uno a otros e interpretándose entre gritos y risas, bandadas de niños de ambos sexos se desparramaban como nubes de pájaros inquietos, haciendo levantar el vuelo al enjambre de palomas que picoteaban los gusanillos y migajas de pan perdidos en la arena...

**SIEGE SOCIAL**  
39, rue de la Tour d'Auvergne  
Paris, IX<sup>e</sup> - Tél. : TRU. 78-44  
**Rédaction et Administration**  
SORIANO J.  
Pontenay-sous-Bols (Seine)  
C.C.P. 14.103-62 - Paris

**ABONNEMENTS**  
Six mois : 13 F.  
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X<sup>e</sup>  
Tél. BOT. 22-02  
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

# EL COMBAT

## SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

## Los de dentro y los de fuera

«A despecho de la simpatía que la A.S.O. siente por las viejas organizaciones obreras del exilio, ella considera que es simplemente absurdo pretender que una formación sindical pueda emigrar. La razón de ser de toda organización sindical persistente en la defensa de los trabajadores, no es concebible sino en el país, en los propios lugares del trabajo.»

(De una pretendida entrevista sostenida por un corresponsal de «Le Figaro», de París, con un directivo de la A. S. O.)

**N**o vamos a discutir la verdad ni la mentira de esta entrevista, ni siquiera el derecho a sostenerla, en caso de que la autoridad totalitario-franquista permita en su dominio semejantes «excesos» dialoguistas. Nos importa, sí, recoger una alusión, que será obrera, o posible-mente antiobrerista, es decir: político-burguesa, destinada a dejar de lado al sindicalismo emigrado al extranjero, no precisamente para darse unas pascuas de reposo. Como quiera que la especie —propalada en distintos medios, más o menos convergentes— cuando ya demasada, justo es que los salgamos esta vez al paso.

Los sindicalistas españoles exiliados somos tales por un acontecimiento crucial y desdichado ocurrido en España hace veintiocho años y medio. El fascismo internacional, con el sable del general Franco, declaró la guerra a las libertades públicas del país, esas mismas libertades cuya falta resienten los millares de estudiantes que actualmente las reclaman, como antes lo hicieron los trabajadores vascos, catalanes, astures, etc.

En el asador de la guerra que nos hicieron Hitler, Mussolini y Franco, los «antiguos» pasamos toda la carne, y la perdimos. Tal es nuestro delito: haber jugado y perdido. Con la irrisión de que esas centrales sindicales extranjeras que ahora ofrecen dinero y calor (declaracionista) a los «oprecritos obreros españoles», en 1936-39 dejaron que la guerra la perdieramos para evitar enojos internacionales que las alcanzaran.

Si en 1965 no somos actualidad, por ahorrados y vencidos, por idealistas y kilométricamente ausentes, ¿por qué esa empresa para el descrédito del antifranquismo combatiente de primera hora cede actualidad y diálogo al franquismo siempre presente, vigencia a Franco, y calla obstinadamente los nombres de Cruz Sallido, Zugazogitia, Companys, Peiró y otros mártires de una libertad sin la cual el politicismo burgués y el propio sindicalismo «indígena» y amorfo que se nos plantea, no pueden subsistir dignamente?

Los refugiados estamos por ahorrados, (en un mundo que no nos comprende ni a pesar de un 1939-45) por nuestra franca y definitiva enemistad con un régimen de fuerza que en el interior español se soporta, aunque no admite. Los ahorrados de febrero-marzo de 1939 y años siguientes permanecemos en el exterior, no para la cría del canario, sino para evitar consecuencias escocientes. A ustedes, señores perodistas extranjeros, y señores opositores de guante blanco, la P.A., la G.C. o la policía secreta, pueden quitarles, a lo sumo, el sombrero cuando pasa Franco. A casi todos nosotros se nos quitaría lo que está debajo de ese mismo sombrero.

Si nosotros no somos actualidad, tampoco lo son los centena-

res de miles de españoles sacrificados a hierro y fuego por haberse opuesto —y en más de cien mil ocasiones sin haber tenido tiempo de oponerse— a que el tenebroso cortinaje de la Santa Inquisición se cerniera modernamente por los ámbitos de España. Si las calaveras de los fusilados, apunhalados, pistolados por el salvajismo (victorial) si las familias —muertas de dolor y hambre— de los soldados de la libertad cautivos, no son actualidad y son anacronismos, quedando Franco perenne porque rige, en triunfador permanente sobre la España del destierro, de los cementerios debajo la luna, y de un pueblo enjugado, entonces permitásenos contemplar, con profunda pena, España desde lo alto de los montes Pirineos.

Pero no; la verdad no es esa. La verdad no la detentan los periodistas acomodaticios, los obispos con baraja de 50 naipes, los antifranquistas contemporizadores, los obreros con aspiraciones liderescas cimentadas en un amasijo de contradicciones, desilusiones y otras hierbas propias para la cría de camaleones. España, por España que sea, es menos grande que el mundo, y en el mundo hay ideas, gran concurso de ideas, puntiflagadas ellas como para perforar el cofre de hierro, o la caparazón tortugués, de un sindicalismo «dibre» que no lo será jamás en tanto impere Franco.

Ningún perjuicio, ningún temor, ninguna preocupación evitará que en nuestro país se efectúe la siembra de ideas LIBRES, como en todo el mundo. Inútil que nadie piense ahora en la siega estando la semilla ausente.

### Las obras y los días

**C**ONVICISAS son las noticias que nos ofrecen las emisoras al respecto de la efervescencia reivindicativa de los estudiantes de Madrid. No obstante, por ello, y por otros conductos informativos, se alcanza a comprender la magnitud de los acontecimientos. Sabemos que la agitación se va extendiendo. En particular parece ser que la rebelión se deja sentir en Barcelona, en Granada, y en Sevilla.

Dura fue en Granada la lucha del pueblo, casi inerte, contra las fuerzas armadas del fascismo. Terrible resultó la represión. Había sido la Universidad granadina franco exponente del sentir liberal. Honda influencia había dejado en el ambiente intelectual un pensador de fibra, como lo fue Angel Ganivet. Abundante semilla de pulcritud y humanismo pedagógico había esparcido Giner de los Ríos. Poetas como Zorrilla, Villalobos, García Lorca, habían ensalzado a «Granada la bella». Había en la juventud universitaria una propensión, espiritualidad progresiva. De ahí que el fascismo se ensañara eliminando a muchachos y muchachas universitarios, tras de haber asesinado a Lorca.

El terror se impuso; la brutalidad hecha ley pretendió desarraigar incluso los gérmenes del sentimiento de libertad y de justicia. Terrible sangría representada por treinta mil víctimas de la represión falangista, enterradas en el cementerio de Granada y en los barrancos del contorno! Mas, fracasaron en sus propósitos: no lograron cercenar los anhelos de libertad, los sentimientos de dignidad humana.

Habían transcurrido diez años después del levantamiento fascista. En

## Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Métro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.



### PEPITA ARCAS

Entradas a 6,00 francos, en esta Administración, 24, rue de Sainte-Marthe, París (X<sup>e</sup>); en C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne (Métro Pigalle o Anvers), y 3, rue Ternaux (Métro Oberkampf), Librairie Publico.

Para obtener buenas plazas, los compañeros y FF. LL. de fuera de París deberán efectuar cuanto antes el pedido de entradas con número concreto de las mismas.

Prestancia de la mujer española, crédito físico de la raza, airoidad del arte peninsular que se cifra en canciones de raíz popular y verbenera. PEPITA ARCAS da el cuplet y la canción hispanos en su salsa y color de 1916, cuando triunfaban la Raquel Meller, la Pilar Alonso, la Rosita Guillot, la Goyita, y cierto que lucían por méritos y no por recomendaciones.

PEPITA ARCAS canta como se debe lo antiguo y lo moderno, con dicción castellana perfecta, con voz de timbre de plata, con calidez de mujer que sabe interpretar el alma colectiva de las mujeres de su tierra.

PEPITA ARCAS, con solo aparecer conquista al respetable. Con sus dotes musicales y su perfección de tablas, redondea el éxito que en todos los tablados que pisa resulta irreplicable.

## Los estudiantes de Granada

por FONTAURA

nos lamentable entre José Peirats y Gaston Leval. Y no se trata ahora de analizar si la razón estaba de una parte o de la otra. Es al hecho de apasionamiento, generador de enemistad a lo que me refiero. En plácida, en sossegada conversación, es posible el modificar criterios, el reconocer errores y llegar cordialmente a un acuerdo. Bien diferente es cuando se encrespa una polémica! ¡Y a las pruebas me remito!

(Pasa a la página 2)

lujosa mansión, cerca de la Alhambra, vivía un profesor de la Universidad. Era un hombre joven e inteligente. Como él decía, había conseguido «apear el temporal». Las altas jerarquías granadinas no sospechaban de él. Y en su casa, muchas noches se reunían, en grata tertulia, cuatro o cinco estudiantes y dos refugiados políticos. Se comentaba la actualidad, y, *soto voce*, se escuchaban las noticias y comentarios de emisoras extranjeras. Cuando el ambiente de la tertulia parecía cargarse de una densa atmósfera pesimista, decía el profesor: «No se amilanen ustedes; a la postre el fascismo perderá la partida.»

Supongo que ahora, tanto en Granada como en el resto de España, son ya muchos los profesores y los estudiantes convencidos de que el fascismo va a perder la partida.

### Polémicas entre libertarios

Cada cual, evidentemente, enjuicia las cosas a su manera. La mente, la «loca de la casa», como dijo el otro, vaga y divaga hasta lo inconcebible. Ahora bien: es aconsejable atenerse a la realidad; a los hechos comprobados y comprobables.

Los libertarios en general, tenemos, como cualquier otro que no lo sea, pasiones desbordadas, impulsos que arrancan de lo subconsciente; de esos recovecos internos a que aluden los discípulos de Freud. Tal vez pueda aducirse en nuestro favor que tenemos no poca capacidad de raciocinio para frenar un tanto los desorbitados impulsos. Pero no es cosa de mucho fiar...

Cuando un compañero sube a una tribuna para perorar es de comprender que no le complace que uno u otro auditor pretenda demostrarle que no tiene razón. Algo parecido ocurre con el que escribe; el que usa la denominada «tribuna de la Prensa». Cuando en ambos casos, y entre compañeros, que a eso vamos, uno pretende anular los argumentos de otro, casi siempre surge el roce del llamado amor propio. ¡Y entonces ya no hay manera de llegar a un acuerdo!

La polémica, con el adversario en ideas, es útil, es interesante; ya que se busca vencerle cuando el adversario trata de vernos, valiéndose de todos los recursos. Ya no es igual cuando de camaradas de ideal se trata. Y como prueba de lo que expongo, entre otros casos que podría citar, voy a escoger tres solamente: En el semanario «Proa», que se publicaba en Elda, se desarrolló una polémica entre Isaac Puente y Felipe Alaz. Los compañeros responsables del periódico tuvieron que cortar por evitar el reiterado insulto personal. Reñérase la polémica entre Eusebio Carbó y García Pradas, y la no me-

### EL VIRUS DE LA «NEGROFOBIA»

**E**l asesinato de Malcolm X no es, ni más ni menos, que la manifestación aguda de una peste, que no tiene su origen en las diferencias de pigmentación en el tono de la piel. Nada tiene que ver el color y la raza, en el origen de la peste. Todo ello no es más que un pretexto que adopta diferente nombre y aspecto según país, clima y costumbres. El mal procede de otras causas que no se dan exclusivamente en Estados Unidos, sino en el mundo entero. La peste aduere en Estados Unidos con nombres más violentos porque es justamente el país en que se presenta con más fuerza el elemento generador de la peste: el capitalismo y todas sus secuelas consiguientes. Por su parte, el capitalismo es hoy continuador legítimo de todas las formas de explotación habidas en el curso de la historia de la humanidad. En suma, la «negrofobia» es producto directo del ejercicio de la explotación del hombre por el hombre. La actitud de los Estados Unidos frente a los problemas africanos o indochinos no tiene que ver con el color de la piel, responde a intereses económicos más que nacionalistas.

Negros hay explotados. Y negros explotadores. Judíos hay explotados. Y judíos explotadores. Como hay blancos y amarillos explotados y explotadores. En los países en que, como en Estados Unidos, son prioritarios los blancos en el uso del poder y de los recursos del capital, se considera de toda lógica que en el negro continúe personificado el pretexto justificativo de la explotación. Sin que ello libere de la explotación a los blancos que no poseen riqueza ni tienen en sus manos los resortes del poder.

Para que tal situación continúe. Para que no prospere el despertar de conciencias que, encarnado en las capas de explotados, pudiera enviar al traste el ventajismo de las capas dominantes, conviene seguir alimentando todas las diversas manifestaciones de soborno mental susceptibles de crear focos de diversión hacia otros derroteros. Así, el imbécil blanco explotado descarga sus culpas contra el negro —explotado o no—, contra el amarillo, contra el judío, contra todo chivo emisario, víctima propiciatoria de la situación.

La muerte de un negro, sea en Estados Unidos o en el Congo, tiene poca importancia como la de un indochino en la agitada región asiática, como la de un intocable en India y la de un opositor de Franco en España. Menos importancia, muchos menos, que la de un «clochard» en París. A la vez que Malcolm X caía asesinado bajo las balas de aún no se sabe quiénes, moría en Selma (Alabama), Jimmie Lee Jackson, un negro de 19 años, que en una manifestación se lanzó en defensa de su madre, apaleada por la policía. Recibió Jimmie un balazo en el vientre, pero en realidad murió reventado a patadas y a garrotazos propinados por las «fuerzas del orden». Al propio tiempo, en Mississippi, un juez blanco trataba de liberar de toda responsabilidad a los asesinos blancos, de dos blancos y un negro integracionistas. Como ya se ha relatado varias veces, entre los autores se contaba a un sheriff y a su ayudante.

Tiene importancia —de diversión y no de fondo— el hecho de que el negro asesinado posea una cierta personalidad. De tal manera el «caso» ocupa la imaginación y atiza el fuego durante varios días. De manera gratuita y sin «responsabilidad», cuando el hecho se puede imputar a la acción de otros negros. No obstante, Simon Malley relata en «Jeune Afrique» (núm. 222 del 7 de marzo de 1965) las circunstan- tancias, haciendo notar que «Era difícil, en esta noche del domingo 21 de febrero, en que Malcolm X fue asesinado, encontrar un solo negro en las calles de Harlem, para quien el atentado contra el líder de la Organización por la Unidad Afro-americana, no apareciera como resultado de una conspiración a la que no eran ajenos ni la policía de New York ni la FBI. A todo millín organizado en circunstancias normales en la barriada de Harlem, acude siempre buen número de «fuerza pública». En este caso, a pesar de saberse que Malcolm X había recibido

amenazas de muerte, no había más que un solo policía en la puerta del local».

Resulta sintomático el cuadro de actividades contradictorias de las diversas organizaciones de negros resistentes. A nadie escapa la certidumbre de que en el seno de la población negra existen grupos de elementos inteligentemente dirigidos a fines de división y de provocación. Bien es cierto que en toda campaña de envergadura existen siempre tendencias disonantes. Pero el asesinato de Malcolm X, seguido de dos atentados a locales de una organización divergente, confirma la idea de provocación.

El problema es insoluble en las condiciones sociales actuales. En Estados Unidos y en el mundo. Desaparecerá con la sociedad capitalista. A condición que en las formas sociales que se preparan desaparezca el sistema de explotación del hombre por el hombre; desaparezcan las leyes y los códigos; el respeto a la propiedad privada; la noción de Estado aglutinador de prerrogativas y usufructuario del Poder. A condición de que desaparezca el Poder en todas sus formas. Y el nacionalismo; los nacionalismos. Lo que no implica la desaparición de grupos autónomos, ni supone la uniformidad mundial de los métodos y prácticas de sociabilidad y vida en común.

Se dice en cuanto a los negros de los Estados Unidos que las cosas podrían arreglarse agrupados todas las gentes de color en determinado territorio gozando tal territorio de las prerrogativas de no importa que otro Estado de la Gran Unión; se cree por otra parte que la «integración» en la solución más humana y más lógica; otros, para quienes el ejemplo y la Historia no existen, proponen que los negros emigren a una región del vasto continente africano, apoyados en su intento por las riquezas de Estados Unidos.

Los primeros hacen caso omiso de los orígenes de la situación, que no reside en el hecho de que los negros hayan llegado a Estados Unidos, importados por esclavistas, sino en la existencia misma de la esclavitud y de la explotación. Los segundos adoptan una posición racional y humana, que choca con la tradición racista y que se afirma en un sentido de fraternidad universal que requiere el desarrollo de una profunda revolución social. Los terceros olvidan el ejemplo de Liberia, patria de negros experimentados.

Liberia se fundó en 1822 en las costas de Guinea. Unos millares de negros liberados de la esclavitud (bastante antes que la Guerra de Secesión se produjera) se trasladaron allí bajo la iniciativa y el apoyo de una sociedad filantrópica americana. La colonia queda dependiente de los Estados Unidos hasta 1847, fecha en que se libera y adopta su propia Constitución, calcada sobre el molde de la de Norteamérica. Como las finanzas resultaron deficitarias se tramitó un préstamo que dejó el país bajo la férula estadounidense. Así continúa. Nos dicen en una carta reciente, escrita «sobre el terreno»: «El resultado es que Monrovia (capital de Liberia) es un inmenso cuartel negro de unos cincuenta mil habitantes, comparable a los «bidonvilles» de los Estados del Sur y del Norte de los Estados Unidos. (Nuestro corresponsal efectuó un reciente viaje a los U.S.A.) Todo está en presencia; las instalaciones eléctricas estilo Dubaut (caricaturista francés), las barracas de chapas onduladas; los terrenos baldíos entre las «casas» —las casas incendiadas que no se reconstruyeron ni se derribaron porque el terreno «sobra»; los autos americanos que circulan y los que se abandonan en no importa que lugar, enteros o en piezas sueltas; el hotel de lujo, de quince pisos, con terraza; las estaciones de servicio modernas en las que se vende la gasolina al galón, como en Estados Unidos; la calle de los «clubs» y también la de los «bordels» miserables; el palacio del Presidente —que no ha dimitido desde hace veinte años— y el palacio de Justicia en cuyo frontispicio se inscribe que «la justicia es igual para todos», y como en todas partes se hallan las «clites» que se repantén el buen queso

(Pasa a la página 2)

## Pedro José Proudhon

por Victor GARCIA

de las costumbres se formulan en máximas, se manifiestan los principios, en una palabra, se traducen en leyes a las cuales el rey, la ley vive, se ve obligado a rendir homenaje. Viene el tiempo donde las costumbres y las leyes se han multiplicado para llegar a la frase lapidaria de «La propiedad es el robo», ha tenido tiempo e inteligencia para profundizar «empezando de nuevo», como él mismo dice, la estructura social y descubrir sus fallas. El comienzo de primer capítulo es lapidario y concluyente: «Si tuviese que responder a la siguiente pregunta: ¿Qué es la esclavitud? y que en una sola palabra yo replicase: «El asesinato, mi pensamiento sería comprendido en seguida. No tendría necesidad de un gran discurso para demostrar que el poder de quitarle al hombre el pensamiento, la voluntad, la personalidad, es un poder de vida y muerte y que hacer esclavo a un hombre es asesinarlo. ¿Por qué, pues, a esta otra pregunta: ¿Qué es la propiedad? no puedo responder en igual modo: Es el robo, sin tener la certidumbre de no ser comprendido, bien que esta segunda proposición no sea más que la primera transformada.»

Su exposición es tan revolucionaria y tan puesta al concepto reinante en todos los medios, incluidos los revolucionarios de la época, que Proudhon fue necesario, al final de su memoria, de hacer su profesión de fe anarquista. También se da cuenta Proudhon, a pesar de que es amante de la ducha de agua helada, de que el impacto producido en el lector es demasiado brusco y tres páginas más adelante resume una teoría evolucionista en aras a «minimizar el choque»: «A medida que la sociedad adquiere luces, la autoridad real disminuye; es un hecho del cual toda la historia ofrece testimonio. Al nacer las naciones, los hombres tratan de reflexionar y razonar: sin métodos, sin principios, no sabiendo, inclusive, hacer uso de su razón, no saben si están en lo justo o si se equivocan; entonces la autoridad de los reyes es enorme, no habiendo conocimientos adquiridos capaces de contradecirlos. Pero poco a poco la experiencia de los hábitos y éstos las costumbres; más tar-

de un gobierno verdadero, es decir, de un gobierno según la ciencia. Y de la misma manera que el derecho de la fuerza y el derecho de la astucia se restringen ante la determinación cada vez mayor de la justicia y deben terminar por apagarse en la igualdad; de la misma manera la soberanía de la voluntad cede ante la soberanía de la razón y terminará por desaparecer en el socialismo científico. La propiedad y la riqueza se estiman

(Pasa a la pág. 3.)

## La mayor tomadura de pelo del siglo

A título de información reproduci- mos de «España» de Tángier:

«En la Embajada de España, ante El Quirinal, se ha efectuado la entrega del premio internacional «Dag Hammarskjöld 1964» al jefe del Estado español, generalísimo Franco.

El premio «Dag Hammarskjöld» ha sido instituido por la Asociación Internacional de Corresponsales diplomáticos para honrar la memoria del fallecido secretario general de las Naciones Unidas, premio Nobel 1961 por la paz, y es otorgado anualmente a aquellas personas que perteneciente a la diplomacia, cultura, la ciencia, las artes, la industria o el periodismo, hayan realizado una obra inspirada particularmente en sentimientos de paz, fraternidad, comprensión y progreso universal y hayan conseguido fortalecer la solidaridad internacional.

El premio fue concedido por vez primera y a título póstumo en 1963 al presidente Kennedy y es otorgado ahora al generalísimo Franco, jefe del Estado español, al cumplirse los 25 años de la epax española. La entrega del título y de la me-

dalla de oro fue efectuada por el presidente de honor de la Asociación, profesor Rafael Ballarín, embajador de Panamá en Italia y decano del Cuerpo Diplomático acreditado en Roma y fue recogido por el embajador de España ante El Quirinal, don Alfredo Sánchez Bella.

El premio ha sido otorgado a S. E. el jefe del Estado, según se expresa en el título como «valiente defensor de los ideales de fe, paz, fraternidad, que ha dado al mundo, durante veintiocho años el ejemplo convincente de saber salvaguardar, proteger, defender el porvenir de su pueblo, conduciendo a la nación que el destino le ha confiado, en el orden, el progreso, la justicia, la libertad, expresando así un mensaje de buena voluntad y solidaridad universales».

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca  
«SALVADOR SEGUI.  
SU VIDA, SU OBRA»  
3,50 F. en esta Administración